

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 52

Artikel: A nos lecteurs
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199093>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
 Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Ger'ère, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50

ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 s'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
 Étranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

A nos lecteurs.

Dans trois jours, l'année 1901 aura rejoint ses devancières; les cloches sonneront à toute volée la venue de 1902, tandis qu'on enterrera à grand bruit l'an qui s'en va, qu'on échangera des souhaits, qu'on prendra des résolutions, qu'on exprimera des regrets et qu'on fera de petites débauches gastronomiques. Le *Conteur*, qui se pique d'être philosophe, pourrait s'abstenir d'agiter sa petite sonnaïlle. S'il ne le fait pas, ce n'est pas pour se donner de l'importance, mais afin qu'on ne puisse l'accuser de se singulariser, de prendre des airs supérieurs et de dédaigner ses amis.

Ah, certes, il sait trop ce qu'il leur doit. à ses amis, pour ne pas souhaiter les conserver le plus longtemps possible. Que ses collaborateurs si dévoués, ses fidèles abonnés, que tous ses lecteurs daignent agréer, avec nos vœux de bonne année, l'expression de notre reconnaissance pour l'appui qu'ils nous accordent dans notre œuvre de conservation de la tradition vaudoise.

Cette sympathie, ils nous l'ont manifestée d'une façon touchante dans le deuil qui nous a frappés. Et elle n'a pas été éphémère: de semaine en semaine, des abonnés et des collaborateurs nouveaux nous sont venus.

Fort de ces encouragements, le *Conteur* s'efforcera de remplir de mieux en mieux son rôle d'organe de l'esprit vaudois. Il espère être en mesure d'en noter toutes les nuances, de façon à intéresser les lecteurs de chaque coin du canton, les Vaudois à l'étranger et tous les amateurs de littérature nationale.

Cet « esprit vaudois » auquel, tous, nous tenons beaucoup plus que nous ne le voulons laisser voir, est-il menacé, comme tant d'autres particularités locales, de succomber un jour sous les coups de plus en plus violents du cosmopolitisme? Peut-être bien. Nous n'en sommes point encore là cependant et, quoi qu'il advienne, l'esprit vaudois trouvera jusqu'au dernier moment dans le *Conteur*, un refuge sûr et de fidèles amis. Petite est la maison et simple l'hospitalité, mais, à défaut de grandeur et de luxe, un cordial accueil attend sous notre toit toutes les personnes qui prennent encore quelque intérêt à nos vieilles traditions, à nos vieilles coutumes, à notre bonhomie, point du tout réfractaires au vrai progrès, quoi qu'on en dise.

On a pu voir que le *Conteur* s'est mis à publier des vieux airs de chez nous avec la musique, qu'il a commencé aussi à illustrer d'un dessin tel de ses récits. Il songe à entreprendre en outre diverses publications nouvelles... Mais ne parlons pas trop et ne promettons pas plus de beurre que de pain.

Au reste, ce que nous voulons en cet instant, c'est uniquement vous la souhaiter bonne et heureuse, à vous tous, Vaudois de notre cœur. Puissiez-vous, comme nous, vous estimer toujours fortunés d'être des enfants de ce bon et beau pays qu'encadrent les Alpes et le Jura et que baignent nos lacs bleus! Pourquoi envierions-nous le sort des autres nations? N'avons-

nous pas le salé de Payerne, les veveys courts, les grandsons légers ou forts, les vacherins des Charbonnières, les petits pains de Rolle, les pains d'amis de Grandson, les zizelettes de Morges, les truites de l'Orbe, le raisiné du Jorat, le kirch de Chevilly ou de Frenières, les foires de Cossonay, nos inimitables bricolets et surtout nos crus, Yvorne, Villeneuve, Lavaux, Mont, Salvagnin, Orbe, Bönvillars et tant d'autres, qui sont l'esprit de la terre vaudoise?

Vivent les bonnes gens et les bonnes choses de chez nous!

LA RÉDACTION.

Une fille à marier.

Ce titre est celui de l'amusante comédie que notre collaborateur, Pierre d'Antan, a fait représenter, samedi dernier, à la soirée de la *Société des Jeunes commerçants*. Cette comédie, dont l'auteur lui-même remplissait l'un des rôles principaux, a eu grand succès et tous nos journaux en ont parlé en termes très élogieux. Nous avons le plaisir de pouvoir en donner, aujourd'hui, à nos lecteurs, la première scène.

La scène se passe chez Sophie. Au lever du rideau, Sophie, Rosine, sa fille, et Jeannette, une voisine, sont assises autour de la table et prennent le café.

SOPHIE. — Allons, voyons, Jeannette! Enco une gouttette de café!.. Vous faites des compliments! Rien qu'une gurette.

JEANNETTE. — Grand merci bien, ma Sophie! Il est terriblement bon, votre café, il ferait revenir un mort, mais, vous savez, quand l'è bon, l'è prau... Enfin, puisque vous le voulez absolument!... mais rien qu'une larme.

SOPHIE. — Là! voilà!... Et puis, prenez-vous encore une de ces torchettes, ou bien un bricolet!!

JEANNETTE. — Vous êtes pourtant terrible! Avec vous, on a beau se gendarmier... y a pas moyen.

SOPHIE. — Mon té ti possible, ma pauvre Jeannette, qu'est-ce qu'on deviendrait pourtant dans ce monde, nous autres femmes, si on n'avait pas, de temps en temps, une tasse de café pour se repicoler un tant soit peu. Vous me direz ce que vous voudrez, la vie serait rudement triste!

JEANNETTE. — Pour quant à ça, vous avez bien raison, au moins. Pendant que nos bourtiâ d'hommes s'en vont fregâter par les pintes, ou se banabaner par les chemins pour leur poison de politique, on peut bien se cordre une tasse de café entre vosines.

SOPHIE. — Dis-voï, Rosine, va-t-en-voir refaire une goutte de chtë pour ton frère quand il reviendra.

JEANNETTE. — Vous êtes encore bien à la bonne, vous, de refaire du café pour vos hommes. Moi, je fais pas tant d'histoires. Je rafonce la cafetière avec une bonne pochonnée d'eau chaude, et puis c'est bon. Ça leur vaut rien le café trop fort; ça les agite. Mon mar

fait rien que de piatt^{er} très toute la nuit. Faudrait voir ce tredon.

(*Rosine sort emportant la cafetière.*)

SOPHIE. — A présent, Jeannette, racontez-me-voir un peu les nouveaux du village.

JEANNETTE. — Eh! mon Dieu, ma pauvre Sophie, les nouveaux, c'est pas à moi qu'il faut les demander! Je suis pas une femme à cancans! Je sors tant peu, je vais chez personne. L'empartie du temps, je vous assure, si je n'allais pas à l'église, je ne saurais ni qui vit, ni qui meurt.

SOPHIE. — Oui c'est sûr. C'est comme moi! On n'est pas de ces tabousses qui sont tout le temps à batoïller chez les voisines. Y a des fois, quand je vois de ces galavardes, il me semble tout de même qu'elles feraient mieux d'aller taconner les chausses à leurs hommes ou moucher leur marmaille.

JEANNETTE. — A propos, avez-vous entendu dire quelque chose de la femme au marguillier.

SOPHIE. — On m'a rien dit, mais ça ne m'étonnerait pas. Je la regardais aller l'autre jour, elle avait l'air toute capote.

JEANNETTE. — Vous me direz pourtant si c'est pas une vergogne. Des gens qui n'ont rien au monde. Enfin, c'est leurs affaires... Et le vieux Jules de la pinte, vous savez les histoires?

SOPHIE. — Non, et quoi?

JEANNETTE. — Il se reinarie, ce vieux fou Avec sa servante, vous devez croire... Oh! pour celle-là, je m'en suis toujours mêfiée, avec ses airs de niguedouille. Pour quant à ça, elle a bien su faire, elle se met à la chotte pour le restant de ses jours.

SOPHIE. — Trouvez-vous pas qu'au jour d'aujourd'hui on en voit rudement de ces jeunesses qui marient des vieux rien que pour leurs écus. Non pardine si on voyait ça les autrefois.

JEANNETTE. — Que voulez-vous, c'est le train du monde. Il y en a d'un et d'autre sur cette terre... Si je vous disais ce que je sais, vous seriez bien étonnée... Il y en a un, par ici, qui fait aussi joliment la cour à des écus.

SOPHIE. — Qui ça?

JEANNETTE. — Mais, écoutez-voï, Sophie, vous ne le redirez pas au moins; j'ai juré mes grands dieux que j'en piperais pas le mot. Eh! mon père, ça ferait des beaux cancans, si on savait que ça sort de moi... C'est le Charles de la Ferme d'Enhaut (*Rosine vient de rentrer et a entendu*)... Pensez-voï qu'il court jusqu'à Villars, pour en trouver une assez riche. Faut-il pas avoir les ennemis!

SOPHIE. — Taisez-vous, pas possible!

JEANNETTE. — Oui, ma fois, que je vous le jure! Et pi que je le sais de sûr! Ma cousine, vous savez, celle qui a marié le gros David, eh bien, elle s'est trouvée au marché l'autre jour avec une femme du Chalet-à Gobet qui a des cousins remués à Villars. Elles ont causé un puissant moment. Y paraît que c'est la fille au syndic, une grosse courtine, puissantement riche, vous devez croire, mais, on peut peu niauque, pas tout à fait toug... mais